



ROMAN

CASTELLO

JACQUES MOSCATO

UP
blisher

EXTRAIT

Castello

Roman

Jacques Moscato



*Dans un monde sans mélancolie
Les rossignols se mettraient à roter*

CIORAN

I

Mon psy vient de me remettre un pli cacheté, reçu par exploit d'huissier. Un document aux rabats décatis. Même sa matière m'indispose. Il est épais, d'un jaunâtre rebutant. Le style calligraphique entrevu suggère l'emphase d'un temps inaccompli ; mais un raffinement sans ostentation. J'ai le réflexe de le porter à mes narines. D'emblée, j'identifie la fragrance d'une eau de Cologne désuète ; comme celle de la mallette en peau de notre vieille tante Francesca remise au grenier. À la demande de mon père – alors en exil en France – sa sœur l'avait rejoint dans les années 50, peu de temps avant ma naissance. Bien plus tard, avant de regagner définitivement sa Toscane natale, Francesca m'avait fait promettre en confidence, de n'ouvrir cette mallette qu'en présence de mes frères après son décès. Giambà, le plus jeune de la fratrie, n'avait pas tardé à céder à la curiosité, aussitôt suivi par notre aîné Andrea, le plus réservé des trois. Quelle ne fut pas ma déception de découvrir par hasard le contenu de cette mallette éparpillé à même le sol ! Des lettres, des papiers administratifs, quelques carnets manuscrits truffés de chiffres, des coupures de presse, des documents timbrés ; et le tout en italien. Aucun intérêt pour mes frères. Andrea pratique encore un anglais technique – il travaille dans l'aéronautique – qui, alors, ne lui aurait été d'aucun secours. Au Centre des Conférences Internationales, j'ai le bonheur de traduire chaque jour trois des langues étrangères les plus parlées en Europe, dont l'italien. Giambà

se plaisait à me taquiner en imitant mes traductions simultanées. C'était son unique rapport aux langues vivantes, lui qui se destinait à un emploi administratif à la Mairie de Paris et qui rejoignit bien trop vite le paradis des motards trop pressés. Il s'apprêtait à rallier ses copains syndicalistes, motorisés comme lui, au sein d'une communauté jadis prospère, généreuse. Une communauté qui m'a tout pris, enfin presque tout, qui m'a meurtri à jamais.

En observant le petit envoi altéré, je déchiffre sur l'avvers le nom et l'adresse de l'expéditeur, un avocat transalpin de la branche familiale italienne. Dans sa petite commune proche de Sienne, son étude fait également office de cabinet notarial pour le district. À la suite d'un changement d'adresse non signalé, le document jauni a transité par l'Ambassade parisienne de la rue de Varenne. En haut lieu, on se souvient de notre patronyme. Mon père et mon oncle, les fameux jumeaux De Laurenti, avaient été dénoncés pour avoir soutenu des proches du pouvoir fasciste au début des sombres années 40.

— Ma correspondance aurait trouvé son destinataire jusqu'au fin fond de n'importe quelle contrée ! se flatte notre avocat-notaire, joint au téléphone le jour même. S'agissant des dernières volontés de ma pauvre tante – elle avait imaginé de me faire parvenir cette enveloppe étrange par envoi différé – ma présence est requise dans le meilleur délai, étant le seul attributaire désigné. Andrea, mon aîné taciturne, prétend qu'il n'y rien à attendre de ce côté, sinon

de probables passifs liés aux antécédents d'une famille irréconciliable. Inutile d'évoquer l'affection singulière de ma tante, ses élans, sa tendresse maternelle à mon égard. Il ne l'a jamais compris ni admis ; comme la mémoire de nos racines italiennes mêlées à la tragique histoire de l'immédiat après-guerre.

J'arrive le surlendemain à l'étude de l'avocat italien, maître Criscolli. Il connaissait la fameuse enveloppe délavée pour l'avoir lui-même complétée avant le décès de ma tante. Un pli au contenu modeste ; un billet à l'encre mauve, aux lettres tremblotantes, me désignant affectueusement comme son légataire unique, ainsi que des photos anciennes en noir et blanc de quelques proches, dans la cour d'un domaine agricole qui m'est inconnu. Après les civilités d'usage et de vagues indications topographiques sur une localité voisine où nous sommes attendus pour passer la nuit, nous prenons la route en direction de Volterra, à une petite heure de trajet. Notre véhicule aborde enfin un site haut perché, dominant une succession de vallons et de collines aux brumes douces bleutées, en dégradé. Le chauffeur marque un arrêt, à la demande du 'Dottore, Cavaliere, Avvocato' – selon l'humeur déférente de ses interlocuteurs – devant une allée bordée de cyprès intimidants. Nous descendons du véhicule et marchons lentement en direction d'un édifice aux proportions monumentales, suivis à distance et en silence par notre voiture, selon la consigne du 'Dottore' à son chauffeur.

— Et voici le fameux *Castello*¹ ! lance-t-il, immobile, en scandant de sa voix timbrée les trois syllabes Cas – tel – lo. J'observe sans émotion particulière une bâtisse centrale trapue, haute, aux fenêtres démesurées, flanquée de deux tours crénelées tout aussi massives. Un ensemble austère, en assez bon état apparent.

— Cet ensemble exceptionnel et les 480 hectares qui l'entourent vous appartiennent un peu.

Mon silence le laisse indifférent. Je comprendrai bientôt les raisons de cette posture faussement détachée, en subissant une avalanche de présentations et l'énumération des innombrables fonctions d'un personnel « *agli ordini*² ! » ainsi martelé par mon "Cavaliere" cérémonieux. « Aux ordres ! » Mais sous les ordres de qui ? De l'un des nombreux régisseurs, dont celui de la résidence centrale, un homme bourru à la moustache fournie qui n'a de cesse de me toiser en nous escortant ? Du chef comptable malingre, impavide, aux lunettes rondes resserrées ? De la gouvernante aux allures de matrone, épiée tout au long des couloirs, des offices, des salons ou des chambres impeccables, par une douzaine d'employés de maison ? Chemin faisant, je prends la mesure des savoir-faire sans doute complexes des métayers en charge des différents domaines agraires ; des fonctions, des impératifs bien éloignés de mon ordinaire urbain. J'apprends à l'occasion que le Chianti produit par le *Castello* figure parmi les

1 Château, *en italien*

2 Aux ordres

meilleures ventes vinicoles du pays à l'export. Plus avant, on passe en revue tous les services liés à la culture de la vigne, des oliviers, des vergers, des champs de lavande ; puis au service des ruches aux couleurs chamarrées, à celui dédié à l'entretien des matériels – l'exploitation gère son propre garage – à ceux des bâtiments, dont tous les corps de métiers sont représentés. Enfin, nous visitons la chapelle du domaine, dont les offices quotidiens réunissent « une bonne quarantaine de fidèles parmi les 56 employés à plein temps du domaine » aux dires du 'Dottore'. Je n'ose plus poser la question qui me taraude depuis le début de la visite des sites, dont certains tellement éloignés qu'il a fallu nous y rendre en 4x4. Comment imaginer qu'une seule personne puisse tout administrer ? Alors qui, pour régenter un tel domaine ?

— Mais la Charte, mon ami, la Charte ! ; la réponse sibylline à une question que mon précieux mentor a semblé entendre dès le surgissement de ce *Castello* si étrange à mes yeux ! Mais une vraie demande que je viens de bredouiller à voix haute, à ma courte honte. Nous rejoignons finalement le salon principal du rez-de-chaussée, toujours escortés par Antonio, le régisseur aux moustaches provocantes. À l'instar du discret chef comptable, je suis incapable de formuler quoi que ce soit. Près d'un couloir latéral, face à l'entrée centrale, la gouvernante ordonne du regard la présentation d'un chariot garni de petits gâteaux alléchants. Une jeune employée me tend une boisson brûlante que je dépose illico sur le plateau du guéridon le plus proche. Les regards réprobateurs en disent long sur la discipline interne. Je prends conscience du silence qui règne partout ; une sorte de

léthargie ambiante, en présence d'un 'Avvocato' disert omnipotent, révérend et du nouveau... venu, tout à fait apathique. Mes regards fuyants trahissent un inconfort jamais éprouvé. Ils ne savent rien de moi et n'imaginent pas d'autre situation que celle exprimée à chaque rencontre par le 'Cavaliere'. Je suis bien le neveu de la pauvre *Zia*³ Francesca ; mais pas tout à fait son héritier et cela me convient.

Depuis une bonne heure, maître Criscolli s'est lancé dans l'évocation du passé historique du *Castello*. Affamé, je ne résiste pas aux diverses pâtisseries rustiques de la maison ; les tartelettes aux citrons du verger finissent par me réconcilier avec moi-même. Enfin j'écoute, j'observe, en souriant aux personnes qui se pressent à mes côtés, dont Antonio, à la moustache nettement plus fringante. Il a débouché un superbe *Castello* blanc millésimé d'une rare fraîcheur gourmande, fruité à souhait. À ma grande surprise, il se penche à mon oreille pour me suggérer l'appellation d'un domaine viticole français prestigieux auquel j'avais songé dès la première gorgée.

— Un vrai *Corton Charlemagne*⁴ italien n'est-ce pas ? J'ai su à cet instant que tout irait bien entre nous ; et sa moustache, définitivement adoptée. Son accent toscan remarquable – j'ai passé de longs séjours à Florence lors de ma thèse sur la Renaissance italienne – me plonge dans un état émotionnel inhabituel ; un entrelacs hétérogène de

³ Tante, *en italien*

⁴ Un grand cru blanc très célèbre de Bourgogne

représentations, de bribes idiomatiques et nombre de regards bienveillants semblables à ceux de mon voisin, ému lui aussi par la confiance éclairée de notre premier échange. Lorsque le ‘Cavaliere-historien’ toujours aussi prolix aborde la période faste du *Castello* au 16^e siècle, j’interviens sans hésiter pour évoquer, admiratif, l’un des encadrements Renaissance des fenêtres du château, repéré en arrivant ; le seul formé de dauphins, de feuilles d’acanthé, de raisins et de figures allégoriques soutenues par une corniche ; à son extrémité, un petit cupidon assis sur deux cartouches aux inscriptions dégradées ; un ensemble sculpté de teinte gris clair sur le fond rouge d’une façade quelque peu défraîchie, tout à fait emblématique de cette époque bénie. Dès lors, toutes les personnes présentes, le ‘Dottore-narrateur’ à leur tête, viennent à ma rencontre ; et chacun, à voix basse, d’y aller de son compliment. Les éloges tiennent surtout à la qualité de mon italien jugé sans faille par certains. Il m’apparaît superflu voire prétentieux d’évoquer la thèse artistique soutenue dans leur région, voici près de 25 ans. Après cette très opportune collation, je m’assoupis, aussitôt installé dans la vaste chambre bleue du premier étage. On dit qu’elle avait été aménagée pour recevoir François 1^{er} lors de son retour dans la péninsule, bien après le désastre de Pavie⁵, mais qu’il n’y serait jamais venu. En ce temps d’automne finissant aux soirées embrumées, la gouvernante a tout bien conçu ; du dosage de la température ambiante à la lumière tamisée des chevets, comme dans la salle de bain attenante, au discret parfum d’agrumes. Une musique

5 L’une des plus terribles défaites de François 1^{er} en 1525

synthétique mélodieuse résonne soudain autour de moi. Il s'agit du signal sonore d'un combiné téléphonique auto éclairé pendant son émission. Mon interlocuteur de notaire m'informe qu'il va être 21 heures et que nous allons bientôt souper. Je viens de dormir pendant plus d'une heure et demie. De retour au salon, maître Criscolli m'invite à le suivre à la salle à manger. Son pas est lent, quasi solennel. Je suis encore impressionné par le silence environnant et le faible niveau d'éclairage du couloir central. Arrivés devant une porte imposante à double battant, le notaire frappe à trois reprises de ses poings les deux panneaux qui s'ouvrent simultanément. Mon guide s'efface et me prie d'avancer, non sans avoir proclamé en latin « Accueillez le Maître de la Charte ! » Une assemblée essentiellement masculine d'une bonne quarantaine de convives attablés se dresse comme un seul homme, pour reprendre à l'unisson et à trois reprises « Honneur au Maître ! » Des frissons parcourent ma nuque jusqu'aux avant-bras. Maître Criscolli glisse son bras sous le mien pour m'aider à progresser en direction de la table centrale où deux augustes fauteuils nous sont présentés. J'observe mon guide pour éviter toute maladresse. Nous levons nos verres et après une première gorgée, il m'invite à prendre la parole en italien. J'évite ainsi une adresse en latin, mais je dois me concentrer pour prévenir d'inévitables lieux communs. Après des remerciements sincères sûrement maladroits, je formule quelques réserves, ignorant tout des succès pérennes de ce vénérable Castello. Donc, aucune allusion aux vertus supposées d'une Charte toujours énigmatique pour moi ; une méconnaissance que les

personnalités qui m'entourent n'ignorent pas. Je conclus vaguement sur la promesse d'efforts attentifs à leurs côtés, au gré des circonstances ou des attentes. Un ultime et vibrant « Honneur au Maître ! » qui, une nouvelle fois, me met mal à l'aise, ponctue mon modeste propos. Tout au long du souper, des insistances me gênent. Les références appuyées au passé finissent par provoquer chez moi une sorte de lassitude ; jusqu'aux animations organisées au centre de la salle. Des chants traditionnels, des jongleurs aux oriflammes séculaires, des jeux d'adresse associés aux travaux de la terre, des récits, des saynètes répétées dans un dialecte dont le sens m'échappe en partie. In fine, un inconfort qui doit moins à la lassitude qu'à l'inquiétude. Je tente une diversion en suggérant à mon 'Avvocato-conseil' de m'éclairer sur les projets d'avenir de l'institution. Ma question a fait mouche autant que sa réponse que je ne présageais nullement. « Pour avoir une prise sur le futur, il faut se souvenir du passé ; la mémoire nous rend vigilant alors que l'oubli peut engendrer la barbarie. Relisez Saint Augustin mon cher Paolo. L'esprit, c'est la mémoire, affirme-t-il justement. Il faut se souvenir de ses idées pour pouvoir les réaliser. Se souvenir des gens qu'on aime, de ses désirs, de ses rêves. Se souvenir de ce qu'on fait et de ce qui reste à faire. Voilà de quoi agir ! » Je ne m'attendais certes pas à un tel plaidoyer ; et moins encore à sa façon d'investir le futur par l'action. Bien sûr je lui en fais part, en pressentant pour la première fois l'importance stratégique de leur fameuse Charte. Je ne sais s'il a saisi mon intention, mais ici mon 'Dottore-philosophe' lève un premier voile sur l'esprit de

ladite Charte « ... cet insigne code dont vous êtes aussi le garant » poursuit-il en confidence. J'apprends que les premiers textes du document fondateur ont prescrit, avant toute autre considération « ... *de favoriser la prospérité commune par l'entraide et le partage des fruits du travail* ». Le 'Cavaliere' persiste en évoquant l'inspiration formelle d'un syndicat agricole Sicilien d'influence socialiste de la fin du 19^e siècle « dont le symbole graphique agrmente la couverture de vos passeports français et que personne ne voudrait dénoncer je suppose ! » et de déplorer à la suite que ce glorieux et très explicite faisceau⁶ ait été récupéré par l'Allemagne nazie, à l'un des moments les plus tragiques de l'histoire de l'humanité.

Cette allusion me perturbe. Elle me renvoie brutalement à mon adolescence, à la terrible année de mes 19 ans. Je n'écoute plus, ne vois plus ni ne réagis aux commentaires de mon autre voisin, un proche conseiller du président de la Région, transporté par les reparties en patois des comédiens qui virevoltent autour de nous. Cette année-là, peu avant la disparition tragique de mes parents dans un accident d'avion, j'avais surpris une conversation animée entre mon père et sa sœur, la Zia Francesca, au sujet du frère jumeau de mon père réfugié en Espagne. Ce docteur en médecine, spécialiste des articulations, avait soigné la fille d'un célèbre dignitaire italien, réfugiée elle aussi à Madrid au lendemain de la guerre. Il n'était pas question pour ce brillant médecin de rentrer au pays, malgré l'insistance des

6 Du terme italien « Fascio » : un fagot de branchages, symbole de force à travers l'unité

autorités après le vote des amnisties. Désireux de rejoindre une communauté de religieux dominicains et sur le point de prononcer ses vœux, il avait confirmé par écrit qu'il renonçait définitivement à ses droits en Italie au profit de mon père et de leur sœur. Ainsi, au décès de mes parents, ma tante était devenue l'unique héritière du domaine toscan, dont aucun de ses neveux ne connaissait précisément l'existence. La Zia parlait parfois de ses fermages et des affaires italiennes de la famille « ... toujours prospères et gérées à distance par un homme de loi irréprouvable. » Après bien des conjectures et des soupçons envers les miens, je suis un peu rasséréné. La rente annuelle de mon père – il a toujours déclaré être rentier – celle tout aussi convenable de ma tante, viennent de recouvrer un statut et des origines plus honorables. Lorsque mon frère aîné s'est marié, il avait accepté de participer aux enquêtes préliminaires de la famille de sa future épouse. Andrea a épousé Amandine, la fille d'un rabbin influent, membre du consistoire de Paris, qui l'avait converti au judaïsme peu de temps avant leur mariage. S'il n'a jamais été prouvé l'implication des frères jumeaux De Laurenti dans des actes hautement répréhensibles, il leur avait été reproché d'avoir soutenu financièrement des petites cellules politiques locales proches du parti fasciste au sein des villages entourant le *Castello*. Par tradition, ils aidaient divers groupements associatifs dont les membres travaillaient au domaine ; une équipe de foot, des collectionneurs de mappemondes, des joueurs de boules, la fanfare locale et quelques autres. Au lendemain de la guerre, cet élan de générosité multiforme n'avait pas été

retenu et leur avait valu une expulsion discrète vers la France et l'Espagne. Une situation embarrassante selon mon aîné Andrea, « qui ternit à jamais l'honneur de la famille. » À moins d'éléments nouveaux plus probants, je doute d'un changement d'opinion de sa part.

Le lendemain, peu avant de quitter le domaine, j'ai droit à la présentation du personnel affecté à la résidence principale. Antonio, intimidé, me tend un sac raffiné en tissu, imprimé aux armoiries du *Castello*. J'imagine aisément son contenu. Aux deux flacons du précieux nectar que nous avons si bien partagé, il a rajouté une petite fiole d'huile d'olive aux reflets jaunes et verts « ... de votre maison » me souffle-t-il. Deux des plus jeunes domestiques m'offrent des pochettes brodées d'écussons entrelacés, parfumées à la lavande. « Une autre production du *Castello* qui fournit de grandes maisons de parfum » précise encore Antonio en chuchotant. La cuisinière me remet un étui en osier joliment enrubanné, garni de petits pots de miel et autres confitures de « ma Maison ! » De part et d'autre de l'entrée principale, d'autres personnes me saluent de la tête sobrement. Seul maître Criscolli me raccompagne à la voiture en rappelant au chauffeur l'heure de mon avion. Une fois installé à l'arrière, je reçois des mains du notaire un superbe porte-documents en cuir fauve. « Une copie de la Charte, les comptes et bilans des trois précédents exercices et quelques notes personnelles. Bon voyage, cher Paolo et tous, nous vous disons à bientôt ! »

En vol, j'ai le sentiment de me réveiller, en surprenant l'hôtesse qui installe un plateau-repas sur ma tablette. Je devais bien dormir. À part la petite bouteille de Chianti et encore, rien ne m'inspire ; tout me semble fade. J'ai besoin de décanter. De dormir. Encore. Mon jeune voisin me réveille à son tour pour profiter, avec mon accord, de mon plateau-repas toujours intact. À quelques minutes de l'atterrissage, dans la grisaille ordinaire de l'automne francilien, la lumière des plafonniers inonde toute la cabine aux accents d'une musique conquérante. Je m'étire longuement. Je souris à l'hôtesse ; aux voisins de mon siège. Tout va pour le mieux. À moi tout seul, je viens de conquérir l'Italie. Et sans combattre ! J'ai une pensée amusée pour François 1^{er} et pour tous les François devenus célèbres à leur corps défendant. Avant de débarquer, lorsque le pilote indique la température extérieure, je souris encore alors que tous enfilent des blousons rembourrés, des manteaux de laine avec force cache-nez. Mon jeune voisin rassasié me demande comment rallier un autre aéroport. Je lui réponds dans sa langue, en italien, non sans l'avoir félicité d'aller étudier à Londres – il est tout fier de me l'avoir dit – qui accueille bien des détresses idéologiques, dans un monde devenu mesquin. D'un naturel réservé, je me surprends à demander des précisions à mon hôtesse pour rejoindre le tapis roulant de nos bagages. Elle me prie de l'attendre et de la suivre. Oui, tout me sourit. Dans le taxi, je continue de converser avec Elena, mon hôtesse romaine que j'ai invitée chez moi, avant son retour à Rome le lendemain soir. L'argument le plus concluant a porté sur le choix dont elle

déciderait, parmi les 2 chambres inoccupées, avec leurs propres salles de bains, dans mon appartement de la rue Bixio, entre l'École Militaire et le boulevard des Invalides. Sa localisation exacte au cœur du célèbre 7^e arrondissement de la capitale, a dû jouer en sa faveur. À peine arrivés, après une brève visite des lieux, nous décidons de nous rafraîchir avant d'aller souper en ville. Elle a choisi la chambre de mon jeune frère Giambà, remplie des trophées de ses exploits motorisés, de quelques posters de rockers-bikers célèbres comme lui disparus. Sur chacun des chevets des différentes chambres, Elena n'a pas manqué d'observer une photo de mes chers parents, au pied de leur avion privé, bien avant le drame. Mon père présidait aux destinées d'un aéroclub réputé des Yvelines. C'était sa passion. Son unique occupation. Ma mère l'avait suivi. Jusqu'au bout. Lors d'un raid aérien en Espagne en direction des Açores, leur bimoteur s'était abîmé en mer, à jamais perdu.

Au cours de notre repas, Elena n'a pas insisté. Un sujet toujours aussi sensible après des années de fortunes diverses. J'ai simplement témoigné de leur l'amour, de leur disponibilité, de leur bonté naturelle ; celle précisément observée sur leurs traits par mon invitée, sur un nouveau cliché. Mes parents avaient profité de leur courte vie, sans outrance. Ils voyageaient beaucoup et souvent avec nous lors de congés scolaires. Ma mère, une latiniste émérite, s'intéressait aux études de chacun. Giambà, son rebelle attiré, avait eu du mal au collège. En cause, son manque récurrent d'ambition et ses fréquentations, jusqu'à la découverte d'une passion irrépessible pour la moto. Comme

le pensait ma mère, je crois aussi que c'est à cause d'une belle américaine aux sonorités rauques, à la fois scintillante et excessivement pétaradante qu'il a obtenu son bac. « Ah ! Les mystères d'une belle Harley ! » s'émeut mon hôtesse, dont le mari, un médecin hospitalier, possède un rare spécimen des années 70. Une passion qu'elle se flatte de ne pas avoir éveillée chez leur fils unique, grand amateur d'escalade en montagne et de chevaux hennissants.

Le lendemain matin, tout est prêt dans la salle à manger pour accueillir mon invitée au petit-déjeuner. Comme souvent lors d'un déplacement, j'avais laissé des instructions à ma fidèle Maria, chargée de l'entretien de mon vaste appartement auquel je tiens tant. L'odeur du café diffuse partout ; un signal qui ne tarde pas à produire son effet. Elena apparaît dans un pyjama d'emprunt bien trop grand. Nous pouffons et Maria la première, venue nous proposer une corbeille de viennoiseries encore tièdes avant de s'éclipser. Elena s'étonne de la voir opérer seule dans ce logement imposant. J'ai aimé sa retenue pour l'exprimer. Je ne peux m'empêcher de songer à cette escouade d'employés au service de mon imposant *Castello* ; un sujet tabou encore trop perturbant. Il m'est agréable de la rassurer ; Maria peut engager du personnel supplémentaire lors des travaux de fond qu'elle juge nécessaires. Elena sourit ; une précision reçue comme une évidence. J'observe que le rabat de la petite poche de sa veste de pyjama, à hauteur du cœur, a été déplacé. En l'ajustant délicatement, je perçois la fermeté de son sein en même temps qu'un léger tremblement. J'allais m'en excuser lorsqu'elle pose sa main sur la mienne.

Doucement. Nos silences ne nous gênent pas. Une autre évidence. Nous rejoignons enfin ma chambre. Sans aucune notion du temps, Elena cède à mes ardeurs et moi à tous ses élans. Nous n'en sommes pas surpris, ce qui finit par nous étonner. Lorsqu'en début d'après-midi, après la pause d'un déjeuner exotique livré à domicile, elle m'annonce qu'elle va devoir prendre congé, je lui propose de la raccompagner en taxi jusqu'à l'aéroport. Elle refuse, par égard pour le personnel naviguant qui pourrait la surprendre. Pourtant, son mari ne l'a jamais privée de fréquenter les personnes qu'elle estime vraiment ; et réciproquement précisa-t-elle, sans remettre en cause leur couple. En revanche, aucune question concernant ma vie privée. Par respect. Je lui ai révélé l'existence d'une âme sœur bienveillante à mes côtés, comme moi célibataire à vie. Adeline, mon amie, prétend que je suis l'homme de toute une existence. Depuis plus de dix ans, nous partageons nos plus belles sorties en cultivant le goût des plaisirs rares ; parfois jusqu'au bout du monde. Dans ma chambre, lorsque j'ai indiqué à Elena qu'Adeline m'avait vraiment tout appris, elle a en souri en se pelotonnant contre moi, confuse et ardente à la fois. Devant son taxi, ses lèvres se sont posées doucement sur les miennes. Interminablement. Elle a juste murmuré « J'aimerais te revoir. »

L'élégant cartable au cuir fauve du *Castello* est resté clos sur mon bureau. J'ai souvent tourné autour, sans anxiété. Je sais la fameuse Charte bien disposée. À mon humble niveau et après bien des supputations, elle devrait représenter une belle curiosité pour l'intellect selon ma

compagne. Le domaine du *Castello* a toujours prospéré à mon insu ; et plutôt à son avantage, a-t-elle rajouté. Ma précieuse Adeline, en sa qualité de juriste patentée, saurait instruire la moindre requête en cas de doute. Je lui dois la compréhension des instruments et des arcanes de la Loi, dont les hommes de pouvoir abusent si souvent. Mais je lui dois bien plus. La perte de trois de mes êtres les plus chers avait provoqué chez moi un repli pathologique sévère. J'ai été hospitalisé à Sainte Anne, « chez les fous » comme disait le père d'Adeline, atteint de démence sénile. Andrea, mon aîné si distant, prenait parfois de mes nouvelles entre deux avions. Mais c'est elle seule qui m'a sorti de cet abîme sans fond. Pendant plus de deux années, lors des nombreuses visites hebdomadaires à son père, son engagement à mes côtés n'a pas failli. Comme je refusais les clameurs de la cité, Adeline m'informait au compte-gouttes des actualités les plus diverses ; elle m'apportait des tenues différentes pour m'habituer au changement, aux matières, aux nuances. Pour redonner vie à ma personne, c'est elle qui m'habillait avant la promenade. Adeline voulait que mon corps s'exprime avant que je le décide puisque 'l'autre' ne le voulait pas. Un jour, j'ai redécouvert ma ville en sa compagnie, depuis les berges de la Seine elle aussi écartée ; puis les couleurs d'une saison moins triste ; et la douceur oubliée des pétales aux solstices.

Adeline savait tout de ma formation universitaire. Après quelques stages pratiques, j'ai été admis à l'institut des interprètes. Depuis ma convalescence, je pratique à nouveau, à mon rythme, l'un des plus beaux métiers qui soit. Mais pour combien de temps ?

Fort heureusement, j'ai décidé de tout confier à ce journal, en suivant les dédales de mon esprit ; et le plus souvent, au grand dam de mon psy.

II

À mon retour d'Italie, Adeline n'a posé aucune question au sujet de mes rencontres. Lorsque j'en ai parlé, nous étions dans la cuisine ; elle épluchait des pommes de terre ratte, aux notes de noisette, comme à chacune de mes visites mensuelles lors d'une soirée chez elle. Sa purée onctueuse s'inspire de la fameuse recette du vénéré Robuchon. Une gourmandise qu'elle accommode avec une selle d'agneau en cocotte, recouverte par les herbes odorantes des abords de Sisteron, sa région d'origine. Elle a bien perçu mon trouble au lendemain de mes prouesses transalpines, sans se douter d'un rapprochement improvisé avec une autre femme.

Pour en savoir plus sur les états d'âme de Paolo, retournez sur la fiche de l'œuvre et téléchargez Castello.

Jacques Moscato vous en remercie et vous souhaite une bonne lecture.

*Retrouvez Jacques Moscato sur les librairies en ligne
et les réseaux sociaux*

Les Oreilles de l'Amour
Roman
Éditions Baudelaire
(2010)

Roberta
Roman
Éditions Au Pays Rêvé
(2011)

Matarel, le gentil Dino
Conte pour enfants
Éditions UPblisher
(2013)

L'Arche de Milàn
Roman
Éditions UPblisher
(2014)

Et joignez vos commentaires à ceux de ses lecteurs
fidèles

« [Jacques Moscato – amazon.fr](https://www.amazon.fr/Jacques-Moscato) »



N° ISBN: 978-2-7599-0264-4

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com